



ANGELA THIRKELL

LE PARFUM DES
FRAISES
SAUVAGES

« Charmant et extrêmement drôle. »

ALEXANDER McCALL SMITH

C
CHARLESTON

L'avis des Lectrices Charleston

« *Le parfum des fraises sauvages* est le mariage parfait entre un Woody Allen et *Downton Abbey*. Un mélange atypique pour une comédie *so british*, à déguster sans modération pour les amoureux de l'humour anglais.

»

Djihane Schmidt, du blog *Les instants volés à la vie*

« Humour, tendresse, personnages attachants, romance, tous les ingrédients étaient réunis pour me faire apprécier ma lecture, avec un petit arrière-goût de fraises des bois... »

Delphine Menez, du blog *L'heure de lire*

« Angela Thirkell dépeint la société anglaise de l'époque avec fantaisie comique et habileté. C'est une comédie précieuse et délicieuse que je me ferai un plaisir de relire pour mieux la saisir dans son ensemble. »

Cassandra Durandau, du blog *Casscroutondeslectures*

« Ce roman a été écrit et publié pour la première fois dans les années trente. Pourtant, je n'ai pu que constater l'étonnante modernité de la réflexion d'Angela Thirkell ! »

Mélusine Huguet, du blog *Carnet Parisien*

« Véritable comédie romantique se déroulant dans les années trente, j'ai été séduite par ce roman ! Des personnages très différents les uns des autres aux personnalités très singulières et touchantes. »

Sandrine Dureuil, du blog *Vu de mes lunettes*

« On se laisse volontiers porter par l'intrigue et le quotidien de nos personnages, les pages défilent toutes seules et on se voit bien passer l'été à Rushwater et participer à un beau bal comme celui qui nous est dépeint. »

Ivana Pereira, du blog *Comme dans un livre*

LE PARFUM
DES FRAISES SAUVAGES

Titre original : *Wild Strawberries*

Copyright © The Estate of Angela Thirkell, 1934

Traduit de l'anglais par Florence Bertrand

Introduction traduite par Alice Bercker

Édition française publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2016

17, rue du Regard

75006 Paris - France

contact@editionscharleston.fr

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-048-4

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :

facebook.com/Editions.charleston et sur Twitter à [@LillyCharleston](https://twitter.com/LillyCharleston).

Angela Thirkell

LE PARFUM
DES FRAISES SAUVAGES

Roman

Traduit de l'anglais par
Florence Bertrand


CHARLESTON

Introduction

Angela Thirkell est aujourd'hui relativement inconnue. Les lecteurs ne sont pas aussi familiers de son œuvre que de celle de Benson ou de Trollope, ou même de Nancy Mitford, autant d'écrivains à qui on la compare souvent. Contrairement à Barbara Pym, elle n'a pas fait l'objet d'une redécouverte ; contrairement à Rose Macaulay, elle n'a rien écrit qui soit au niveau de *The Towers of Trebizond*. Pourtant, l'œuvre de Thirkell a ses adeptes, et la nouvelle édition de *Wild Strawberries* ravira ceux qui pensent que ces charmantes comédies anglaises inattendues méritent un public plus large.

La vie d'Angela Thirkell s'est déroulée dans le même milieu que celui de ses romans. Issue d'une famille modérément distinguée – son père était professeur de poésie à Oxford et sa mère était la fille du peintre préraphaélite Edward Burne-Jones – elle comptait Rudyard Kipling et Stanley Baldwin parmi ses cousins et avait J. M. Barrie pour parrain. Cependant, sa vie n'a pas toujours été facile. Elle a connu une période difficile lorsqu'elle vivait en Australie, et a fait deux mariages malheureux. Pour subsister financièrement,

elle a dû se débrouiller seule, d'abord en travaillant comme journaliste, puis en devenant auteur d'une série de romans, écrits pour payer les factures.

Sa plume était rapide à produire des romans, dont la qualité n'était peut-être pas toujours égale. Nombre d'entre eux sont aujourd'hui oubliés, mais au milieu de cette production littéraire enthousiaste, presque extasiée, on trouve quelques romans très agréables et divertissants. *High Rising* et *Wild Strawberries* en font partie. Ce sont des livres en effet très drôles.

Le monde qu'elle décrit est l'Angleterre rurale, pendant la période paradisiaque après la Première Guerre mondiale où la lumière commençait à dissiper l'atmosphère sérieuse et étouffante des ères victorienne et edwardienne. C'était une bonne époque pour la classe moyenne aisée, qui vivait encore dans de grandes maisons, et avait des serviteurs, bien qu'en nombre plus restreint qu'auparavant. Ils conduisaient des voitures – en émail ! nous précise Thirkell – et se divertissaient à coups de commentaires stylés lancés à la cantonade, dans lesquels l'exagération tenait un rôle important. Ils étaient tour à tour enchantés ou enragés par des détails, et toujours condescendants.

La vie sociale dépeinte dans ces romans est fascinante. Loin du territoire de Wodehouse, les personnages de Thirkell travaillent, et ne passent pas leur vie dans une spirale infinie de stupidité. De temps en temps, toutefois, ils expriment une opinion ou utilisent un langage qui surprend et choque même nos oreilles modernes. L'une des chansons de *Wild Strawberries* en est un exemple. Bien entendu, cela reflète simplement l'attitude de l'époque dans une société où nul ne doutait de sa place. Les serviteurs, par exemple, observent et peuvent faire des commentaires, mais ne doivent en aucun cas

agir au-dessus de leur rang. Miss Grey, secrétaire de Mr Knox dans *High Rising*, n'est pas tout à fait une servante mais en tant qu'employée, elle doit faire attention à ne pas se mettre en avant devant les amis de son patron. Évidemment, elle a tendance à l'oublier, ce qui est perçu comme la pire des provocations par Laura Morland, l'héroïne. On ne peut s'empêcher d'éprouver de la compassion envers Miss Grey, décrite comme n'ayant aucune famille à qui elle peut faire appel. C'était là une vraie difficulté pour les femmes : à moins de trouver un mari ou l'un des rares emplois disponibles (et quelqu'un comme Miss Grey ne pouvait pas devenir servante), elles dépendaient de leur famille. Trouver un mari était donc une tâche très sérieuse, presque autant qu'à l'époque de Jane Austen.

Les enfants de ce monde étaient innocents et exubérants. Dans *High Rising*, nous passons beaucoup de temps avec Tony, le fils de Laura qu'elle ramène du pensionnat au début du roman. Tout comme la plupart des personnages de Thirkell, Tony est exagéré au point de devenir presque une caricature. Il est aussi agité et excité qu'un chiot, et il est obsédé par les trains. Il connaît tous les détails techniques – leur vitesse maximale, entre autres – et dépense ses « pourboires » en achetant des maquettes de moteurs ou de wagons. Ces pourboires sont intéressants : il était habituel à l'époque que les adultes rendant visite à une famille offrent des cadeaux aux enfants. Un petit garçon pouvait raisonnablement s'attendre à un tel cadeau, simplement parce qu'il était là au moment de la visite. Je me rappelle avoir reçu de tels pourboires dans mon enfance – sans avoir fait quoi que ce soit pour les gagner, uniquement comme un dû. De nos jours, les enfants seraient surpris si quelqu'un leur donnait de l'argent, et s'empresseraient certainement de le décliner,

respectant le principe qui leur a été inculqué : de tels cadeaux ne peuvent être acceptés.

Tony a également un degré de liberté inimaginable aujourd'hui. Sa passion pour les trains ne s'arrête pas aux maquettes ; il s'intéresse aussi aux vrais chemins de fer, et se rend à la gare tout seul. Là-bas, le chef de gare l'autorise à entrer dans le poste d'aiguillage, et à monter dans la cabine des trains. Si d'autres choses semblent improbables dans les romans, cet aspect-là est tout à fait réaliste. L'enfance était différente en ce temps-là.

Aussi charmants que soient ces détails d'époque, ils ne sont pas une raison suffisante pour lire Thirkell. Ce qui rend ses romans si merveilleux, c'est l'humour qu'on y trouve. Les affaires qui occupent l'esprit des personnages sont les pré-occupations classiques de villageois – nous pourrions aussi bien être dans le Tilling de Benson. Il y a des désaccords et des querelles, des ambitions romantiques, des événements sociaux dans lesquels les échanges sont extrêmement amusants. Tout cela se passe à un rythme très rapide, comme à Tilling, et c'est tout aussi délicieux. On ne devrait pas avoir à s'excuser d'apprécier la comédie sociale, bien que le genre soit violemment rejeté par le roman contemporain. De telles considérations peuvent paraître triviales, mais elles en disent long sur la nature humaine. Malgré tout, on ne lit pas Angela Thirkell pour sa profondeur émotionnelle, mais pour le plaisir de l'évasion. Et la littérature d'évasion a tout à fait sa place dans un régime littéraire équilibré.

L'autre intérêt est l'humour étincelant que l'on retrouve dans les dialogues et, dans une certaine mesure, dans les observations de l'auteur. Angela Thirkell est peut-être celle qui se rapproche le plus de Pym parmi les auteurs du vingtième siècle – après

Angela Thirkell

Barbara Pym elle-même, bien sûr. L'essence de cet humour est l'observation ironique des autres et de leurs postures, associée à ce que l'on pourrait presque qualifier d'autodérision. Dans *Wild Strawberries*, tous les membres de la famille Leslie sont extrêmement drôles. Lady Leslie, tout comme Mrs Morland dans *High Rising*, ne tiennent pas en place, et l'on ne peut que s'émerveiller et se délecter de leur esprit caustique.

Les interactions entre les personnages de ces romans sembleraient totalement incongrues dans un contexte moderne, mais c'est justement là qu'est leur charme, selon moi. Ces personnes parlent et agissent comme si elles faisaient partie d'une pièce de Noël Coward. Dans la vraie vie, une suite d'observations insouciantes et humoristiques deviendrait ennuyeuse, mais dans ces livres, on ne peut s'empêcher de s'arrêter toutes les deux pages pour sourire, ou même pour rire, devant la pure audace et l'enthousiasme débordant des personnages. On est absorbé par les mêmes questions qui illuminent justement les œuvres de Jane Austen : qui se mariera avec qui ? Qui sera proprement remise à sa place ? Quels hommes arriveront à s'échapper, et lesquels se feront attraper ? Ce ne sont pas là de grandes questions littéraires, mais elles sont divertissantes, et c'est là l'un des rôles de la fiction. Angela Thirkell crée et peuple un monde dont il ne reste aujourd'hui qu'un faible écho, mais qui résonne haut et fort dans ses romans, pour nous rappeler qu'un bon roman comique peut facilement, et avec grâce, traverser les années qui nous séparent de sa création.

Alexander McCall Smith

2012

L'office du matin

Le révérend de St. Mary's, à Rushwater, regardait anxieusement par la fenêtre de la sacristie qui donnait sur le petit portail du mur du cimetière. Par ce portail, la famille Leslie arrivait à l'église avec un manque de ponctualité variable depuis qu'il était à Rushwater, et il ne semblait guère probable qu'ils eussent été plus ponctuels avant sa présentation à la paroisse. C'était un hommage à la personnalité de Lady Emily Leslie, songea le révérend, que tous ceux qui vivaient avec elle en viennent à partager ses retards, jusqu'aux hôtes d'un week-end. Lorsqu'il était arrivé à St. Mary's, les quatre enfants Leslie occupaient encore la nursery. Chaque dimanche, exaspéré, il voyait toute la famille débarquer au beau milieu de la confession, Lady Emily échappant tantôt son foulard, tantôt son livre de prière, et s'évertuant, dans des murmures bruyants et affectueux, à placer les siens. Pendant la guerre, l'aîné des garçons était parti en France, le deuxième,

John, en mer, et Rushwater avait été transformé en maison de convalescence. Cependant, l'énergie de Lady Emily n'avait pas diminué pour autant et son assiduité à l'office du matin était plus agaçante que jamais pour le révérend harassé, car elle guidait ses patients à son banc, leur apportait une aide superflue avec leurs béquilles, déplaçait les coussins d'agenouillement, drapait des châles sur les épaules des hommes, gênés et reconnaissants, pour les protéger de courants d'air imaginaires, parlait dans un murmure sonore qui troublait le révérend dans son service, se conduisait dans l'ensemble comme si l'église était la demeure d'un ami. L'heure était venue où il avait jugé de son devoir, dans l'intérêt des autres fidèles, de la prier d'être un peu plus ponctuelle et un peu moins entreprenante. Mais avant qu'il eût rassemblé le courage de parler, on apprit que le fils aîné des Leslie avait été tué à la guerre. Lorsque le révérend, le dimanche suivant, avait vu le beau visage de Lady Emily blême et ravagé par la douleur, il avait fait le serment de ne jamais plus s'autoriser à la critiquer. Et bien que ce dimanche-là, elle se fût affairée à arranger les coussins de ses soldats blessés au point qu'ils avaient ardemment regretté d'avoir quitté l'hôpital, et qu'elle eût inventé un système de communication silencieuse avec Holden, le bedeau, pour obtenir la fermeture d'une fenêtre, accaparant ainsi l'attention de la congrégation tout entière, le révérend n'avait pas failli à son serment, pas plus que depuis.

Lors du mariage de sa fille Agnès avec le colonel Graham, elle était pour une fois arrivée à l'heure, mais elle avait fait sensation en tentant de changer l'ordre des demoiselles d'honneur en cours de cérémonie et en s'entêtant à quitter son banc afin de porter à la mère du marié un livre de cantiques dont celle-ci n'avait que faire. Quant à la confirmation de David, le

plus jeune de ses fils, le révérend se réveillait encore tremblant à l'aube en pensant à la réception que Lady Emily avait jugé bon de donner dans le chœur ensuite, même si, apparemment, l'évêque n'en avait pas le moins du monde été offensé.

Le village de Rushwater l'adorait. Le révérend, qui savait pertinemment que Holden prolongeait à dessein la sonnerie des cloches pour donner à Lady Emily toutes les chances d'arriver à temps, n'avait jamais eu le courage de l'en accuser. À cet instant précis, le loquet du portail se fit entendre et la famille Leslie pénétra dans le cimetière. Fort soulagé, le révérend se détourna de la fenêtre et s'apprêta à entrer dans l'église.

Ce jour-là, le groupe de Rushwater House était particulièrement imposant. Lady Emily, légèrement handicapée par son arthrose depuis quelque temps, marchait à l'aide d'une canne noire, un bras passé sous celui de John, son deuxième fils. Son mari cheminait à côté d'elle. Derrière eux se trouvait Agnès Graham, avec deux gouvernantes et trois enfants. Ensuite venaient David et Martin, le plus âgé des petits-enfants des Leslie, un lycéen de seize ans environ. C'était son père qui était tombé pendant la guerre.

Lady Emily fit arrêter sa troupe sous le porche.

— Voyons, Nannie, attendez une minute et nous allons décider où chacun doit se placer. Bien, qui va communier ?

Les deux gouvernantes détournèrent la tête d'un air hautain.

— Pas vous, Nannie, et pas Ivy, j'imagine, reprit Lady Emily.

— Ivy peut aller communier au premier office tous les matins si elle le souhaite, milady, déclara Nannie, avec une largesse d'esprit glaciale. Personnellement, je suis protestante.

Le visage de Lady Emily se décomposa.

— Agnès, se lamenta-t-elle, posant une main gantée sur le bras de sa fille, qu'ai-je fait ? J'ignorais que Nannie était protestante. Pourrions-nous faire en sorte qu'on l'emmène au village s'il n'est pas trop tard ? J'ai peur que ce ne soit le jour de congé de Weston, mais je suis sûre qu'un des autres domestiques pourrait conduire la Ford. Ou est-ce sans importance ?

Agnès Graham tourna ses adorables yeux placides vers sa mère.

— Il n'y a pas de problème, maman, affirma-t-elle de sa voix douce et apaisante. Nannie aime venir à l'église avec les enfants, n'est-ce pas, Nannie ? Elle ne voit pas cela comme de la religion.

— On m'a élevée dans le respect du dicton « Que votre volonté soit faite », milady, intervint Nannie, introduisant brusquement une note de controverse dans la conversation, et je sais où est mon devoir. Petite, ne retire pas tes gants, sinon, Grand-maman ne t'emmènera pas à la jolie messe.

— Pour l'amour du Ciel, Emily, coupa Mr Leslie en s'avançant.

Grand, le teint frais, solidement bâti, il était habitué à n'en faire qu'à sa tête, sauf avec sa femme.

— Pour l'amour du Ciel, ne restez pas là à bayer aux corneilles. Le pauvre vieux Banister trépigne sur sa chaire et Holden a arrêté de sonner le glas. Venez.

Personne ne savait si Mr Leslie était aussi ignorant des questions ecclésiastiques qu'il prétendait l'être, mais il avait acquis dès son plus jeune âge la conviction qu'un mot convenait aussi bien qu'un autre.

— Mais, Henry, la question de la communion est vraiment importante, objecta Lady Emily avec gravité. Ceux

qui désirent sortir doivent s'asseoir du côté de l'allée et ceux qui restent doivent se mettre au bout, pour causer moins de dérangement. Sauf qu'évidemment, je dois rester à côté de l'allée, parce que mon genou s'ankylose si je m'assois ailleurs, mais si je me mets au deuxième rang avec Nannie, Ivy et les enfants, ils peuvent tous sortir sans que je les gêne, n'est-ce pas, Nannie ?

— Oui, milady.

— Très bien. Dans ce cas, mettez-vous au premier rang, Henry, avec Agnès, David et Martin, et nous autres nous mettrons derrière. Mais veillez à ce qu'Agnès soit tout au bout, parce qu'elle reste communier, et si elle est à côté de l'allée, vous devrez l'enjamber et les garçons aussi.

— Mais Martin et moi ne restons pas communier, déclara David.

— Non, mon chéri ? Eh bien, comme tu voudras. C'est décevant, en un sens, parce que le révérend aime bien avoir du monde – mais ce que je voulais dire, c'était que si Agnès était assise à côté de l'allée, ton père, Martin et toi devriez l'enjamber, et pas qu'il devrait vous enjamber tous les trois.

Entre-temps, Nannie, une jeune femme au caractère décidé qui avait la gentillesse de tolérer ses employeurs eu égard aux bébés qu'ils lui fournissaient, avait conduit ses ouailles au deuxième rang et s'était elle-même placée, ainsi qu'Ivy, de manière à les séparer. Le reste du groupe suivit entre les rangées de fidèles déjà agenouillés. Au moment où ils arrivaient à hauteur des enfants, Lady Emily lâcha une exclamation sonore.

— John ! J'avais oublié John ! John, si tu ne veux pas communier, tu ferais mieux d'aller t'asseoir devant avec David, Martin et les autres, mais laisse la place du bout à ton père.

John aida sa mère à s'installer, puis se glissa dans la rangée derrière elle. Lady Emily laissa échapper sa canne qui tomba bruyamment dans l'allée. John se releva pour la ramasser et la lui tendit. Sa mère lui décocha un sourire éblouissant et lui dit dans un aparté que tout le monde put distinctement entendre :

— Je ne peux pas me mettre à genoux, tu sais, à cause de ma jambe raide, mais mon esprit est à genoux.

Cependant, avant que son esprit eût pu s'adonner aux dévotions d'usage, elle se pencha et tapota l'épaule de son mari.

— Henry, allez-vous faire les lectures ?

— Comment ? demanda Mr Leslie, plongé dans le *Venite*. Lady Emily toucha Agnès de sa canne.

— Ma chérie, murmura-t-elle assez fort, ton père va-t-il faire les lectures ?

— Bien sûr que oui, rétorqua Mr Leslie. Je fais toujours les lectures.

— Dans ce cas, quelles sont-elles ? Je veux les trouver dans ma Bible pour les montrer aux enfants.

— Je n'en sais rien, riposta Mr Leslie, irrité. Ce ne sont pas mes affaires.

— Mais, Henry, vous devez bien le savoir.

Mr Leslie pivota et foudroya sa femme du regard.

— Je ne sais pas, répéta-t-il, le visage écarlate à cause de l'effort qu'il faisait pour parler bas, mais avec colère et pour être entendu. Holden me met des marque-pages. Regardez dans votre livre de prières, Emily, vous trouverez tout au début de l'Apocalypse ou quelque chose comme ça.

Ayant transmis cette information erronée, il se retourna et recommença à chanter. Lorsque, debout au lutrin, il annonça

la première lecture, son épouse répéta après lui livre, chapitre et verset à voix haute, ajoutant :

— Souvenez-vous-en, tout le monde.

Puis elle se mit à feuilleter sa Bible à la recherche du passage en question. L'ainé d'Agnès, James, qui avait tout juste sept ans, observa ses efforts avec une pointe d'impatience.

— Ouvre-la n'importe où, Grannie, chuchota-t-il.

Cependant sa grand-mère insista non seulement pour trouver l'endroit, mais également pour le signaler à chacun des occupants des deux rangées. Quand on parvint à la deuxième lecture, elle avait égaré ses lunettes, de sorte que James entreprit de lui repérer le passage. Pendant qu'il s'y employait, elle se pencha vers Nannie et demanda :

— Vous avez aussi des lectures dans vos offices ?

Mais Nannie, qui savait rester à sa place, feignit de ne pas avoir entendu.

Lorsque le révérend entama son pieux et fastidieux sermon, James se pelotonna contre sa grand-mère. Elle passa un bras autour de lui et, confortablement blottis l'un contre l'autre, ils s'abandonnèrent chacun à des pensées bien différentes. Jamais Emily Leslie ne s'asseyait sur son banc d'église sans penser à ses morts bien-aimés : son premier-né enterré en France, et Gay, l'épouse de John, qui, après un an de bonheur, l'avait laissé sans femme et sans enfant. La guerre terminée, John avait quitté la marine, s'était lancé dans les affaires et y avait réussi, mais sa mère se demandait souvent si quelque chose ou quelqu'un pourrait un jour réveiller son cœur.

Chaque fois qu'il baissait sa garde, ses traits durs, sévères, la déchiraient. Le reste du temps, il ne semblait pas malheureux, ses affaires prospéraient, il envisageait de se présenter au Parlement, aidait son père à gérer la propriété, était un oncle

bienveillant pour Martin et les enfants d'Agnès, assistait à des bals, concerts et pièces de théâtre à Londres, montait à cheval et participait à des chasses à la campagne. Mais Lady Emily avait parfois le sentiment que, si elle arrivait derrière lui à l'improviste, elle ne verrait qu'une coquille vide.

Et puis, il y avait Martin, qui ressemblait de manière frappante à son père défunt, et qui était aussi heureux que peut l'être un jeune de seize ans qui se sent déjà adulte. Sa mère s'était remariée, et bien que Martin eût d'excellentes relations avec son beau-père américain, il avait fait de Rushwater son foyer, ce dont ses grands-parents se réjouissaient secrètement. L'héritage et les frais de succession n'étaient pas des mots qui le tracassaient beaucoup. Il savait que Rushwater lui reviendrait un jour, mais possédait la bienheureuse certitude des jeunes qui s'imaginent que leurs aînés sont éternels. Ses pensées les plus pressantes du moment concernaient l'achat éventuel d'une motocyclette pour son dix-septième anniversaire, et l'espoir que sa mère allait oublier le projet qu'elle avait conçu de l'envoyer en France pendant une partie des vacances d'été. Ce serait intolérable d'aller dans un abominable pays étranger au lieu de rester à Rushwater et de jouer pour le village contre les équipes de cricket des environs. De plus, il tenait à être en Angleterre si David décrochait cet emploi à la BBC.

David aurait dû de droit être oncle David, mais bien que Martin accordât scrupuleusement ce titre à son oncle John, David et lui étaient sur un pied d'égalité. David n'avait que dix ans de plus que lui et n'était pas le genre de type qu'on pouvait considérer comme un oncle. David était comme un frère aîné, sauf qu'il ne cherchait pas à le dominer à la manière d'un frère aîné. David était l'être le plus parfait qu'on puisse imaginer, et lorsque Martin serait plus âgé, il serait, avec un

peu de chance, exactement comme lui. Comme David, il danserait divinement, il jouerait et chanterait les derniers morceaux de jazz en vogue, il serait le président de la société d'art dramatique à l'université, il écrirait une pièce qui serait jouée un dimanche et un roman que seuls les gens vraiment intelligents liraient, et peut-être – encore que l'esprit de Martin hésitât un tantinet à s'aventurer sur ce sujet –, des tas de filles tomberaient-elles amoureuses de lui. Mais ce n'était pas pour tout de suite.

Il allait sans dire que les qualités qui éveillaient chez Martin une adoration émue n'étaient pas tout à fait celles que les parents de David eussent le plus souhaitées. S'il avait dû gagner sa vie, David aurait représenté un problème sérieux. Cependant, en raison de la partialité irréfléchie d'une de ses tantes, il était financièrement indépendant depuis plusieurs années. Par conséquent, il vivait en ville et rêvait de monter sur les planches, de faire du cinéma ou de passer à la radio. De temps à autre, son physique avantageux et ses manières plaisantes lui procuraient un emploi, mais pas pour longtemps. Et comme Martin le supposait vaguement, des tas de filles avaient été amoureuses de lui. Quand les Leslie se prenaient à désirer que David trouve un travail et le garde, ils ne manquaient jamais de se rappeler que la maison ne serait pas pareille si David y séjournait moins souvent.

Les pensées de Mr Leslie, de son côté, oscillaient entre la satisfaction d'avoir plutôt bien esquivé un nom compliqué dans la première lecture, en toussant et tournant bruyamment la page au moment crucial, et la visite qu'il se proposait de faire à un jeune taurillon après le déjeuner ; et, à l'occasion, il se demandait pourquoi Emily ne pouvait pas être comme tout le monde.

Quant à John, il contemplait sa mère assise devant lui, un bras autour des épaules de James, et regrettait, avec une douleur qui n'était jamais loin de son cœur, de n'avoir personne qu'il puisse serrer contre lui, ne fût-ce qu'un instant, ne fût-ce qu'en tout bien tout honneur, sans être infidèle à Gay, seulement pour ne pas sentir ce vide à ses côtés, jour et nuit. « Mais je suppose que l'on ne pourrait pas le faire à l'église », songea-t-il, et, en digne fils de sa mère, étouffa un éclat de rire sous un éternuement. Par chance, le sermon venait de prendre fin, et dans l'agitation générale, sa voix passa inaperçue.

Sa mère, relâchant James, dit d'un ton anxieux :

— Cela paraît un bon moment pour s'éclipser.

John se pencha vers elle.

— Pas encore, mère, chuchota-t-il. Nous devons rester pour la quête, vous savez.

Sa mère hocha la tête avec vigueur et pria James de trouver son sac. Après un remue-ménage prolongé, il fut découvert sous le coussin de son prie-dieu au moment précis où passait la corbeille. Mr Leslie y glissa un billet et la donna à Agnès, qui la tendit à Nannie derrière elle. Les plus jeunes des enfants y mirent leur pièce de six pence, mais James se contenta de sourire, exhibant ses mains vides.

— Tiens, dit John en lui donnant une pièce.

— Merci, oncle John, répondit James en la prenant, mais grand-père cotise au denier de l'église, donc on n'a pas besoin de donner.

Hormis arracher la pièce de force à James, il n'y avait rien à faire. Le petit groupe formé par les enfants et les nourrices passa devant Lady Emily et quitta l'église, suivi des hommes. Seule Agnès resta avec sa mère.

John et son père allaient et venaient tranquillement au soleil, au pied du petit muret qui longeait le cimetière, discutant du jeune taureau.

— Comment l'avez-vous appelé, père ?

Le baptême des taureaux de Mr Leslie était une question capitale. Tous possédaient le prénom Rushwater, et chacun avait un second nom qui devait commencer par R. Leur propriétaire, qui les élevait lui-même, était très attaché à cette tradition, et s'efforçait de trouver des noms faciles à prononcer pour les éleveurs argentins qui avaient coutume de les acheter. Cependant, la liste de noms qui, de l'avis de Mr Leslie, pouvaient aisément s'adapter à une langue espagnole, arrivait à épuisement, et ces jours derniers, une bonne partie de son temps et de ses conversations avait été consacrée à ce sujet.

— J'avais pensé à Rackstraw ou Richmond, répondit Mr Leslie d'une voix où perçait le doute. Mais leur consonance ne me paraît pas suffisamment espagnole.

— Qu'en dit Macpherson ?

Mr Leslie émit un grognement agacé.

— Macpherson a beau être mon régisseur depuis trente ans, il n'a pas trouvé mieux que de suggérer Rannoch. Comment pense-t-il qu'un Argentin va prononcer Rushwater Rannoch ?

John convint de la difficulté, tout en se demandant vaguement pourquoi les Argentins seraient moins intelligents que d'autres peuples.

— Et maintenant, il y a cette histoire de location du presbytère, observa Mr Leslie. Banister sera absent en août et veut louer. C'est un fichu dérangement.

— Mais pourquoi devriez-vous vous inquiéter des locataires de Banister, père ?

— Il a dit quelque chose à propos d'Étrangers. Des gens qu'il a dégotés quelque part outre-Manche. On ne semble jamais avoir un instant de tranquillité. Ta mère voudra les inviter à dîner deux fois par semaine. J'irai passer le mois d'août outre-Manche.

— Il y aura beaucoup d'étrangers là-bas, lui fit remarquer John.

— Oui, mais ils sont à leur place. C'est ici que nous ne voulons pas d'eux. Il faut acheter britannique, tu sais. Sans les étrangers, tout irait beaucoup mieux.

— Mais alors, vous n'auriez pas les Argentins pour acheter vos taureaux primés.

— Des étrangers, ai-je dit. Les Allemands, les Français et tout ça, rétorqua Mr Leslie, qui semblait opérer une distinction subtile entre les divers peuples non anglophones.

— Les Argentins ne sont pas des étrangers, eux aussi ? insista John, assez impitoyable.

— Quand j'étais enfant, les étrangers signifiaient les Français, les Allemands et les Italiens, déclara Mr Leslie, drapé dans sa dignité.

À cet instant, Lady Emily sortit de l'église avec Agnès. Son mari et son fils allèrent à sa rencontre.

Elle s'assit sur un banc sous le porche et entreprit de s'envelopper d'un long foulard couleur lavande tout en parlant.

— Henry, je me disais à l'église que si la nièce d'Agnès, enfin la nièce de son mari, mais Agnès l'adore, vient passer l'été chez nous, nous pourrions organiser un petit bal pour l'anniversaire de Martin au mois d'août. Peut-être d'abord un match de cricket et ensuite un bal. Agnès, ma chérie, essaie

de trouver l'autre bout de mon foulard et de me le donner — non, pas ce bout-là, je sais qu'il est là, l'autre bout, ma chérie. C'est ça. C'est si ennuyeux d'avoir à quitter ses gants pour communier, parce que j'oublie presque tout le temps et cela fait attendre Mr Banister !

À ce stade, elle s'était enroulé autour de la tête un turban compliqué, qui seyait fort bien à son beau visage tragique, son délicat nez aquilin, ses lèvres minces et bien dessinées, ses yeux sombres et brillants. John lui donna le bras pour l'aider à se lever.

— Maintenant, ma canne, Henry, et vous pourriez draper ce châle sur mes épaules et je ne crois pas que je vais mettre mes gants juste pour rentrer à la maison. De quoi ton père et toi avez-vous parlé, John ?

— De taureaux, maman, et des étrangers. Père dit qu'il ira outre-Manche si Banister loue le presbytère à des locataires inappropriés.

— Non, Henry, se récria Lady Emily en s'arrêtant net et laissant échapper son sac, vous ne le feriez pas vraiment ! Mr Banister serait offensé.

— Eh bien, ma chère, répondit son mari en ramassant le sac, il va à l'étranger lui-même et je ne vois pas en quoi cela le regarde.

— Nous devons en parler sérieusement, décréta Lady Emily, en franchissant le portail du cimetière pour traverser sa propre roseraie. Discuter de cela tous ensemble au déjeuner. Il m'est venu à l'esprit, pendant cette pause gênante où s'échappent les gens qui ne restent pas communier, que si nous pouvions faire réparer le toit du pavillon avant la saison du cricket, ce serait une très bonne chose. Henry, pourriez-vous en parler à Macpherson ?

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Le parfum des fraises sauvages
Angela Thirkell



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON